

CLAUDIA SOLAL

# La saveur des mots

Elle vient de publier son deuxième CD en duo avec Benjamin Moussay, "Butter In My Brain", et en a confié les secrets à Jazz Magazine. Rencontre avec une chanteuse et auteure qui est s'est déjà fait un prénom.

Lorsqu'il sonne à la porte du petit atelier en rez-de-chaussée que Claudia Solal a réhabilité, tout à la fois refuge, lieu de travail, étape parisienne zen et douillette entre domicile (à la campagne), cours et concerts, le *jazz critic* est encombré par ce titre, "jazz". Tout comme Claudia Solal est encombrée par ce nom, Solal, qui est aussi celui d'un certain Martial, son père. Référence écrasante, si l'on n'y prenait garde. Nous tâcherons de n'en point trop parler. Mais alors, par où commencer ? « *Je rentre d'une tournée en Chine avec le violoncelliste Didier Petit et le percussionniste Philippe Foch. Un trio de rêve, une écoute qui me permet d'être moi-même. Nous nous sommes produits devant des publics et des lieux d'une grande diversité, entre immenses salles de concert et bars funk aux sonos explosives. Le public y est attentif, ouvert, inattendu.* » On n'y craint pas ce débordement des étiquettes, ni ce "jazz" qui n'en est plus mais qui ne trouve pourtant sa place que dans la presse "jazz" : improvisateurs brassant l'héritage des musiques "classiques" du XX<sup>e</sup> siècle, du rock, des "musiques du monde", mais aussi de la littérature, de la peinture... « *Mes seules véritables influences musicales résultent de mes rencontres et collaborations, sinon je suis davantage façonnée par les écrivains, les peintres, les réalisateurs... Ma mère est anglophone et j'ai grandi entourée de littérature anglaise, une langue qui m'est naturelle. En outre, elle vient d'une famille de peintres et peint elle-même. J'aime les images et les mots autant que la musique.* »



**L'humour, le second degré, sont essentiels. On ne saurait vivre sans. L'intime et le farfelu se côtoient dans mes textes."**

## Des musiques et des textes

Révélee à la fin des années 1990 par un disque au titre significatif, "My Own Foolosophy", entourée d'un véritable trio... de jazz, avec Baptiste Trotignon au piano, elle y passait par les fourches caudines d'une reprise de *Crazy He Calls Me* emprunté à Billie Holiday, mais laissait entendre déjà qu'elle ne serait pas une chanteuse de jazz de plus. Même les deux partitions de Papa Solal sur lesquelles elle posait ses paroles l'inscrivait dans une singularité dont le champ allait bientôt s'élargir avec Médéric Collignon et Lê Duy Xuân, trio d'improvisation vocale où s'entendait la mémoire des exploits vocaux mongols, pygmées ou balinais qui inspirèrent compositeurs et improvisateurs apparus dans les années 1960-1970. Son identité se découvrit encore plus sûrement en duo avec Benjamin Moussay, il y a bientôt quinze ans. Sur "Porridge Days" (2005), entre le piano, les claviers électriques et la voix, naissait ainsi un son en sympathie avec un art poétique où la poétesse Emily Dickinson faisait irruption par une suite de poèmes. « *La lecture de Dickinson a été un déclencheur, le point de départ d'une famille d'auteurs où je me suis sentie chez moi, d'Edgar Allan Poe à E.E. Cummings, et qui s'est élargie ces derniers temps avec ce que l'on appelle la confessional poetry : Sylvia Plath, Anne Sexton. W.D. Snodgrass.* » Cette alchimie entre texte et musique connut des extensions au sein de Spoonbox (avec Jean-Charles Richard et Joe Quitzke) et prend aujourd'hui un essor décisif avec "Butter in My Brain".

## La magie de l'instant

Mais, pour ce nouvel album, c'est sa seule plume qu'elle a mise au service de cet esprit "confessionnel" : « *J'avais écrit une cinquantaine de textes dans un moment de transition, de reconstruction personnelle, commençant par noter tout ce qui me venait, sans syntaxe ni aucun filtre. Des mots, du sens, des sensations, des odeurs, des couleurs, des situations vécues, mais qui se déformaient comme en rêve, par associations d'idées et collisions de sens. À n'en plus savoir si c'était bien moi qui les avais vécues. Je suis allée voir Benjamin avec mes textes et, simplement en les lisant, il me disait ce qu'il entendait. Ça n'est que lors de ma deuxième visite que nous avons commencé à écrire la partie mélodique, moi en chantant, lui au clavier.* » Il en résulte un objet sonore et poétique irréductible, selon une syntaxe relevant du minimalisme, avec un vocabulaire très large, des musiques du XX<sup>e</sup> siècle à Cecil Taylor, en passant par la pop et le rock (de Robert Wyatt à Laurie Anderson), la voix tantôt diseuse, tantôt chanteuse, sur un registre plus étroit et plus sobre sur disque que sur scène, où l'improvisation reprend ses droits, en réponse à

la présence du public, l'énergie du lieu, la magie de l'instant. L'esprit est différent avec *Les Voyageurs de l'espace* de Didier Petit et Philippe Foch. « *Il s'agit de vraies chansons composées collectivement sur des textes commandés à des écrivains par le Centre national d'études spatiales et articulées entre elles par des improvisations. La continuité entre l'écrit et l'improvisé, le chant et la voix-instrument, le son et le sens, est au cœur des différentes formules que je pratique avec Benoît Delbecq ou Sylvain Kassap. Lorsque j'improviser sur le son, le mot n'est jamais très loin. Lorsque je chante un texte, je ne cherche pas à faire dire au mot plus que ce qu'il dit déjà par lui-même. Toute mon attention se porte sur le son : comment faire sonner le mot pour qu'il ait toute sa force, toute sa saveur.* »

## Entre l'intime et le farfelu

Soudain, un vacarme interrompt notre entretien : au-dessus de nos têtes et de notre thé, sur le couvercle opaque d'un puits de lumière se joue la sarabande de quatre pattes félines. Claudia Solal jaillit de son siège, claque dans ses mains en criant comme elle entrerait en scène : fuite en cavalcade. Je la vois soudain réjouie, arrachée au sérieux de cet entretien qu'elle pourrait fuir par les toits, catwoman à la poursuite de l'insolence impromptue de ce matou taquin. Elle se souvient que Lee Konitz la surnommait "Mexican Jumping Bean" (pois sauteur), « *parce que j'étais une petite fille très excitée.* » Il en reste une espièglerie qui traverse ses programmes, même les plus douloureux. « *L'humour, le second degré, sont essentiels. On ne saurait vivre sans. L'intime et le farfelu se côtoient dans mes textes les plus intimes vis-à-vis desquels je tiens à garder une distance, un regard extérieur, volontiers moqueur.* » Cette distance, cet humour, cette autodérision, et l'évocation de Lee Konitz nous font soudain songer à Solal père. Elle se souvient avoir suivis Lee et Martial avec sa mère le temps d'une tournée sur la côte Ouest lorsqu'elle avait huit ans. Je transgresse l'interdit :  
– *Mais dites-moi, Konitz... Martial... Vous ne pouvez pas ne pas avoir été marquée, d'une manière ou d'une autre ?*  
– *Evidemment, ils ont forgé ma musique intime.*  
– *Mais comment ? Un exemple d'exigence ?*  
– *Vous n'y êtes pas du tout... Lee, c'est le son de mon enfance. Et mon père, c'est pareil, un son, un toucher qui sont profondément ancrés en moi.* » •

CD "Butter In My Brain", Abalone / L'Autre Distribution  
CONCERT Avec Benjamin Moussay le 13 janvier à Paris (Maison de la Radio, Jazz sur le Vif). Duo avec Sylvain Kassap le 1<sup>er</sup> décembre à Paris (Le Bal).